

Pages d'histoire locale

Le Collège Augustin-Thierry

pendant la guerre de 1939-1945

et son rôle dans la Résistance

Discours prononcé par M. J. CORNILLEAU
professeur d'anglais

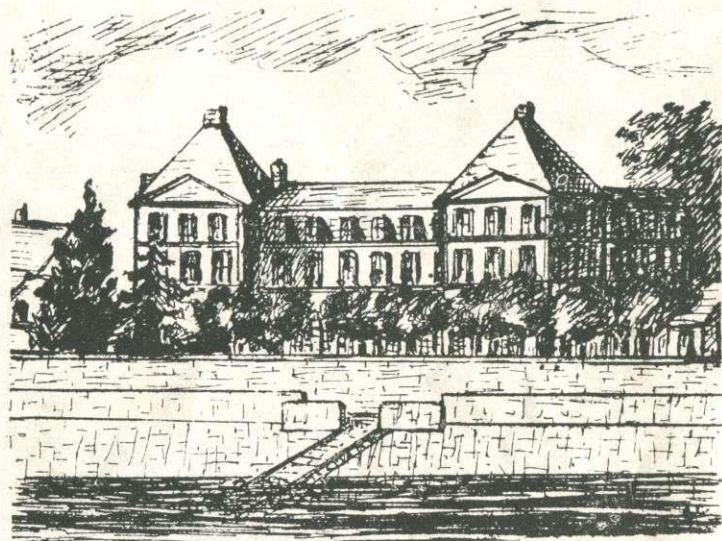
à la Distribution Solennelle des Prix du Collège
le 11 Juillet 1945

Préface de M. DELAUNAY, Préfet de Loir-et-Cher



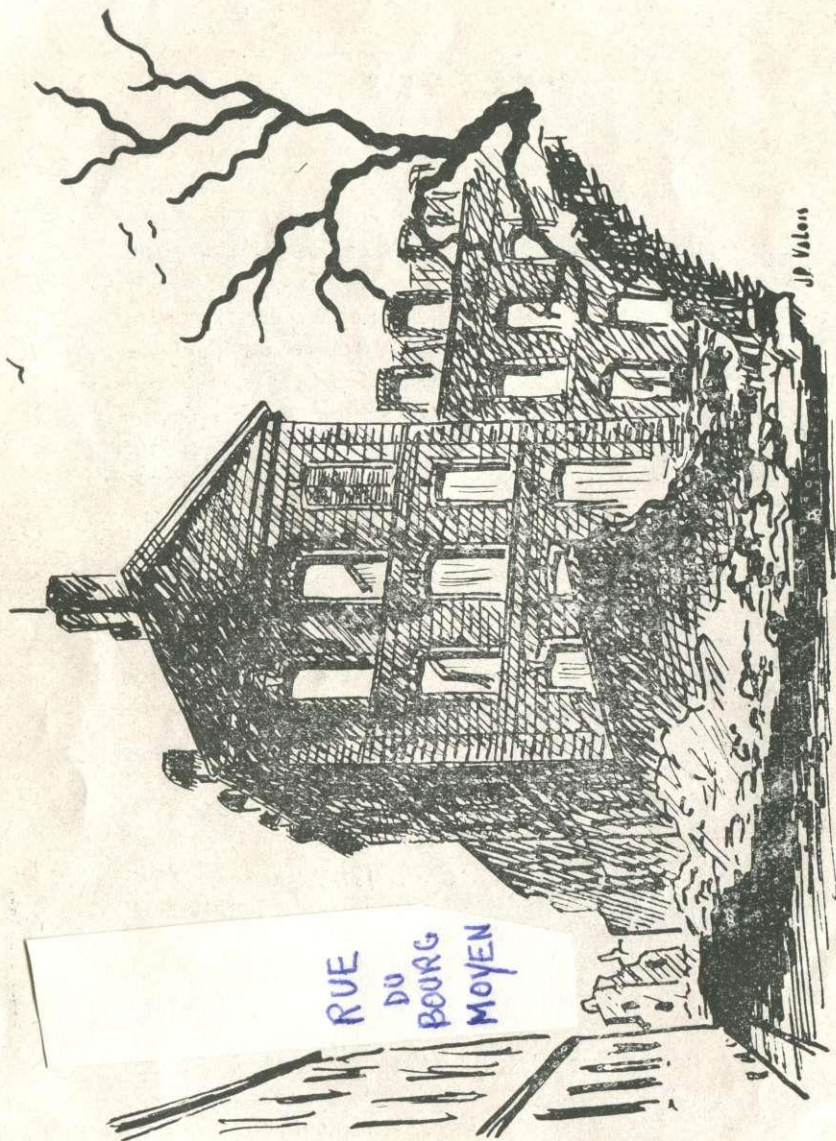
GRANDE IMPRIMERIE DE BLOIS
Impasse Lavallière

1945



**Le Collège Augustin-Thierry
avant sa destruction, en Juin 1940**

Place VALIN de la VAISSIÈRE
depuis 1963



Le Collège Augustin-Thierry après sa destruction - Juin 1940

Le Collège Augustin-Thierry

pendant la guerre de 1939-1945

et son rôle dans la Résistance

Discours prononcé par M. J. CORNILLEAU
professeur d'anglais

à la Distribution Solennelle des Prix du Collège
le 11 Juillet 1945

Préface de M. DELAUNAY, Préfet de Loir-et-Cher



GRANDE IMPRIMERIE DE BLOIS
Impasse Lavallière

1945

PRÉFACE

La Résistance est née d'un refus de déchéance. Des Français ont un jour refusé d'admettre une culpabilité qu'ils n'avaient pas. Ils ont eu dans la misère du pays le sursaut de dignité qui sauve le citoyen. Mais leur mérite a été plus grand encore. Ce refus de déchéance était en même temps un refus d'obéissance. Il a fallu refuser d'entendre l'appel de la plus grande gloire militaire du pays et se dresser contre l'autorité du Chef du gouvernement. Il a fallu devenir un rebelle.

Il est difficile d'être un rebelle. Surtout pour une catégorie d'hommes, ceux qui ont vécu avec la notion impérative du devoir et du respect de la loi, ceux dont la vie a été droite et simple, ceux qui par richesse intellectuelle voient toutes les conséquences du moindre de leurs actes. M. Cornilleau était de ceux-là. Pourtant il a choisi et dès la première heure il est devenu le rebelle.

Il ne pouvait pas faire autrement. Sa notion de la France le lui commandait. La France ne pouvait être un petit pays de 40 millions d'échines souples puisqu'il l'avait toujours rêvé un empire de 100 millions de têtes hautes. Il a refusé, pour sa patrie, la mort par la servitude parce que pour l'humanité il était nécessaire que sa patrie vive. Et refusant la mort de son pays, il a pris totalement pour lui le risque de mort car il lui aurait été impossible de vivre avec la conscience d'une lâcheté.

Il a été, pendant quatre ans, un de ces hommes d'ombre qui ont créé l'armée de la résistance. Si je disais tout ce qu'il a fait, il m'accuserait de trahir l'esprit de la résistance qui voulait l'anonymat de chaque combattant et sa modestie en souffrirait. Il a donné le souffle résistant à son collègue, il

a cherché partout les chefs d'équipe, il a renoué les maillons des liaisons qui se brisaient, il a caché ceux qui fuyaient, il a combattu avec ceux qui combattaient. Il a été le résistant de chaque heure, de la résistance sous toutes ses formes.

Cela lui était si naturel qu'il fait comme s'il l'avait oublié et comme si tout le monde avait agi comme lui. On l'a obligé un jour à parler de la lutte qu'il a si bien connue. Nous ne voulons pas perdre ses paroles, et nous l'obligeons à les présenter, parce que nous savons que le lecteur en sentira la richesse et en aimera l'émouvante simplicité.

G. DELAUNAY,
Préfet de Loir-et-Cher.

**Le Collège Augustin-Thierry
pendant la guerre de 1939-1945
et son rôle dans la Résistance**

Monsieur le Préfet,
Mesdames,
Messieurs,
Chers Elèves,

La coutume veut que le jour de la distribution des prix, afin d'en rehausser la solennité, un des professeurs du Collège prononce un discours. Les événements douloureux de ces dernières années ont interrompu momentanément cet usage. La Patrie était en deuil. Le silence s'imposait. Mais voici venue enfin l'heure de la Victoire. Nos armes et celles de nos Alliés ont triomphé des hordes germaniques. Rien ne s'oppose donc plus à ce que soit renouée une des traditions les plus anciennes et les plus respectables de l'Université.

C'est pourquoi vous vous trouvez réunis aujourd'hui dans cette magnifique salle Gaston-d'Orléans, témoin déjà de tant de fêtes, de tant de cérémonies semblables.

Cette année, dans chaque Collège et dans chaque Lycée de France, on doit en ce jour faire l'historique de l'Etablissement pendant la guerre. J'ai eu l'honneur d'être choisi pour évoquer devant vous l'histoire du Collège Augustin-Thierry. C'est une lourde et délicate mission. Si je l'ai acceptée, c'est avec la seule pensée qui m'est particuliè-

rement chère, de pouvoir rendre un hommage public à nos héros de la Résistance, à nos déportés, à nos morts pour la Patrie.

Avant tout, veuillez me permettre de rappeler, du moins aux plus jeunes d'entre vous qui ne l'ont pas connu, quel était notre Collège à présent disparu.

Il existait jadis dans le quartier du Bourg-Moyen, au bord de la Loire, sur l'emplacement actuel de la Cité Louis-XII, un couvent appartenant aux Chanoines de la Congrégation de France. Lorsque souffla le vent de la Révolution, le couvent fut désaffecté et devint le siège des services administratifs du district.

Puis au mois de mars 1804 on y installa une « école secondaire communale » qui venait d'être créée et qui prit le titre de Collège en 1808, époque de l'organisation universitaire en France.

Telle fut, brièvement, l'origine de notre Collège qui, plus tard, devait prendre le nom d'Augustin-Thierry, en souvenir de l'un de ses plus illustres élèves.

Cet établissement fut si prospère qu'on dut l'agrandir à diverses reprises ; on songea même à le reconstruire sur un emplacement plus vaste, mais aucun projet n'aboutit et lorsque, le 1^{er} septembre 1939, la deuxième guerre mondiale éclata, il était encore rue du Bourg-Moyen.

La rentrée scolaire, au mois d'octobre suivant, ne put s'effectuer dans des conditions normales. Dès les premiers jours de la mobilisation générale, le Collège avait été transformé en hôpital temporaire. Seul M. le Principal y avait conservé son bureau. On dut recourir à des moyens de fortune.

Les élèves des classes élémentaires purent rester dans la maison Brisson, sur le quai de la Saussaye, qui depuis plusieurs années déjà servait d'annexe, à notre Etablissement. L'ancienne école Louis-XII, dont les bâtiments vétustes étaient certes peu accueillants, mais que l'on fut heureux de pouvoir utiliser, rouvrit ses portes et les élèves de 6^e et de 5^e s'y installèrent avec la bonne humeur due à leur âge.

L'hôtel d'Angleterre, à côté de la Mairie, et qui venait d'être acheté par la ville, fut aménagé en hâte pour recevoir les élèves de 4^e et de 3^e. On put également y organiser quelques salles d'étude, mais pour les récréations, les élèves ne disposèrent que de la cour intérieure de l'hôtel, exiguë, cimentée et vraiment peu favorable à leurs ébats.

La Chambre des Métiers, située elle aussi dans le voisinage de la Mairie, donna asile à la classe de Mathématiques élémentaires.

Enfin, le château de Blois nous offrit plusieurs salles, dans l'aile Gaston-d'Orléans. Elles furent réservées aux élèves du second cycle qui, s'ils n'avaient pas toujours le confort désirable pour travailler, eurent du moins le privilège de se trouver pendant les interclasses dans un cadre unique bien fait pour échauffer de jeunes imaginations, la Cour d'Honneur du château où s'étale tout le luxe architectural de l'époque gothique et de la Renaissance.

Une question grave restait. Il ne pouvait s'agir, dans de telles conditions, d'ouvrir un internat. Et cependant le nombre des élèves étrangers à la ville était plus considérable que jamais. A tous ceux de l'année précédente étaient venus se joindre ceux qui, dans la crainte de bombardements, avaient quitté la région parisienne. Il fallut faire appel au concours des familles blésoises. Toutes celles qui le purent, acceptèrent avec empressement de recevoir nos jeunes gens, de les loger, de les nourrir. Mais si la bonne volonté ne fit jamais défaut, souvent la place manqua. Beaucoup d'entre eux ne purent trouver de gîte que dans les environs de la ville. Et l'on vit bientôt les cars envahis par une jeunesse animée et bruyante et les routes sillonnées par des groupes de cyclistes qui, matin et soir, afin de poursuivre leurs études, bravaient la fatigue et les intempéries.

Si compliquée, si peu favorable à la bonne marche du Collège que fût cette organisation, la discipline n'eut pas trop à en souffrir et les classes reprirent dans une saine atmosphère. En face des événements qui venaient de se produire, chacun comprit son devoir et voulut faire de son mieux. Bon nombre de professeurs avaient été mobilisés.

D'autres, venus de Paris et d'ailleurs, les supplèrent et certaines classes surchargées purent même être dédoublées assez rapidement.

A la fin du mois d'octobre eut lieu la 2^e session du baccalauréat. En raison des circonstances, il y eut un centre d'examens au chef-lieu de chaque département et pour la première fois, sans doute, dans les annales du Collège, les candidats subirent les épreuves écrites et orales dans notre établissement. Le Jury fut composé de professeurs de Blois, de Vendôme et de Romorantin et fut présidé par M. Bodin, professeur honoraire de la Faculté des Lettres de Dijon. Seule, une alerte vint troubler momentanément les candidats ; mais les salles voûtées du château où ils composaient, offraient un abri des plus sûrs. Personne ne sortit et les épreuves continuèrent. Ce fut d'ailleurs aussi bien, puisque l'alerte ne fut suivie d'aucun passage d'avions et chacun en fut quitte pour une légère émotion.

Plus tard, d'autres alertes vinrent quelquefois troubler les classes. Chaque fois les élèves se rendirent aux abris en ordre et avec calme. Cependant ils ne tardèrent pas à douter de la nécessité de s'y rendre. Jamais, en effet, aucun avion ennemi ne survolait la ville. Au front, le communiqué n'avait rien à signaler. On ne comprenait pas ce qui se passait. Chacun répétait volontiers et les élèves s'en faisaient l'écho : « C'est une drôle de guerre ». Et l'on commença à ne plus y croire. Il fallut réagir contre un certain relâchement dans le travail, dans la conduite aussi.

Et puis soudain, un matin, le 10 mai, le ciel s'embrasa. Tout changea. L'ennemi envahit la Belgique. L'inquiétude reparut. Le danger grandit. Certains se ressaisirent ; mais déjà l'heure n'était plus aux études. Chaque jour les réfugiés du Nord et de l'Est, par milliers, passaient devant le château, traversaient nos rues, apportant avec eux les plus sombres nouvelles. Bientôt ce fut le tour des Parisiens. Nos élèves comprirent alors la gravité de la situation. Les plus grands cherchèrent à se rendre utiles. Les uns s'enrôlèrent dans la Défense passive, les autres vinrent en aide aux malheureux réfugiés dont le nombre allait sans cesse gran-

dissant. Et cet élan de générosité qui nous réconforta un peu dans ces heures pleines d'angoisse, est vraiment tout à leur honneur.

La situation cependant empira. C'est alors que le 9 juin, au milieu de la confusion générale, commencèrent les épreuves écrites du baccalauréat.

Dès la veille, candidats et candidates, venant de toutes parts, n'ayant souvent pour justifier de leur titre, qu'une carte d'identité, étaient arrivés en foule pour subir leurs examens. Leur nombre fut tel qu'il fallut au dernier moment, aménager en hâte de nouvelles salles. Tout se passa, néanmoins dans une discipline parfaite. Chacun se plia docilement aux consignes données ; et tous ceux parmi nous qui eurent à les surveiller, se souviennent encore de ces longues théories de jeunes gens et de jeunes filles se rendant à leurs salles d'examens avec un calme et une gravité qui contrastaient avec la fièvre et l'agitation du dehors.

Quelques jours de plus et il eût été trop tard.

La panique, en effet, régnait partout. La chute de Paris était imminente. La bataille se rapprochait de Blois. Les élèves partaient en masse avec leurs familles. Dans de telles conditions, les classes ne pouvaient plus continuer et le vendredi matin, 14 juin, non sans un déchirement de cœur, on dut se séparer.

Le soir, la situation s'aggrava encore. Puis vers 23 heures, l'ordre fut donné d'évacuer la ville aux enfants au-dessus de 13 ans et aux hommes mobilisables. L'affolement fut à son comble. Quelques-uns s'efforcèrent de calmer les esprits. Peine perdue. D'autres et beaucoup plus nombreux, faisaient circuler les bruits les plus contradictoires, semaient la confusion, entretenaient le désordre. Dans la nuit, pour la première fois, la ville fut bombardée. Ce bombardement ne fit qu'inciter les gens à fuir plus rapidement encore, et il ne resta bientôt plus à Blois que quelques rares Blésois.

Les événements se précipitèrent ; de nouveaux raids eurent lieu ; des bombes incendiaires mirent le feu en de

nombreux endroits ; quelques escarmouches, suivies d'un duel d'artillerie se produisirent et le mardi 18 juin, vers la fin du jour, le gros des troupes allemandes entra dans la ville. Ce fut le commencement de l'occupation ennemie.

Pendant plusieurs jours le centre de notre malheureuse cité ne forma qu'un gigantesque brasier. Des centaines de maisons brûlèrent. Le 21 juin seulement le feu put être maîtrisé. Mais déjà le Collège avait été atteint. Seul le bâtiment qui s'élevait au-dessus de l'ancienne salle capitulaire, devenue la chapelle de l'établissement, n'avait pas été entièrement consumé. Tout le reste avait été la proie des flammes. Il ne subsistait rien du Collège, ni des souvenirs de tant de générations passées.

Aussi quelle ne fut pas la tristesse de ceux d'entre nous qui, en rentrant quelques jours après, ne retrouvèrent devant eux que ses ruines fumantes.

Lorsque peu à peu la vie eut repris dans la Cité meurtrie, il fallut songer à notre future installation scolaire. Non seulement, en effet, le Collège n'existait plus, mais l'hôtel d'Angleterre et la Chambre des Métiers avaient également disparu. Le château ne pouvait pas nous suffire. On décida de nous donner une partie de l'École primaire supérieure de Jeunes filles, rue Franciade, ainsi que l'ancienne école Louis-XII demeurée intacte. — Pareille solution était bien imparfaite. Il fallut l'accepter. N'était-ce pas, d'ailleurs, le sort de tous les sinistrés !

Bien qu'il n'y eût pas d'internat, les élèves rentrèrent assez nombreux. Et chacun se remit au travail avec toute la gravité, toute la dignité qui s'imposaient à une heure aussi tragique de notre histoire.

L'année s'écoula sans incident notable.

Au mois d'octobre suivant, notre situation s'améliora. Les élèves de l'École Primaire Supérieure allèrent s'installer dans un autre établissement et le Collège demeura seul rue Franciade. L'administration put s'y loger, un internat fut rétabli et la population scolaire ne tarda pas à augmenter. Ce fut une nouvelle année de demi-tranquillité. Mais nos tribulations n'étaient pas encore sur le point de finir.

Les Allemands qui avaient déjà réquisitionné plusieurs établissements publics, voulurent aussi occuper nos locaux. Ce ne serait, disaient-ils, que pour la durée des vacances. Parole d'Allemand... Lorsque l'heure de la rentrée scolaire sonna, ils trouvèrent un prétexte pour ne pas s'en aller et nous donnèrent deux jours pour tout déménager. La mesure était aussi brutale qu'injuste. M. le Principal protesta. Ils demeurèrent insensibles à tous les arguments. Il nous fallut partir. Les Cours Professionnels nous offrirent de partager leur maison. En hâte le matériel scolaire y fut transporté au moyen de camions et de voitures à bras. Cortège lamentable qui rappelait à plus d'un les jours de juin 40. M. le Principal et le Surveillant général, expulsés de chez eux, durent aller habiter dans le faubourg de Vienne. De nouveau l'internat fut supprimé et plus d'un pensionnaire fut encore obligé d'interrompre ses études.

Chacun pouvait se demander avec anxiété combien de temps durerait cette nouvelle situation ; toutes les brimades, en effet, n'étaient-elles pas à craindre d'un ennemi qui, depuis le débarquement américain en Algérie, sentait de toutes parts souffler le vent de la Résistance ?

Cependant nous pûmes passer l'année aux Cours Professionnels.

Au mois d'octobre 1943, nous retournâmes rue Franciade d'où les Allemands venaient de partir, non pour nous rendre service, ç'eût été contraire à leurs habitudes, mais pour aller prendre un autre établissement plus vaste.

Notre retour à l'École Primaire Supérieure nous assura un certain bien-être matériel, une certaine tranquillité d'esprit qui, comme à tant d'autres, auraient pu nous suffire. Nous aurions pu, nous consacrant aux études, nous cantonner dans une prudente réserve et attendre patiemment les jours meilleurs que déjà bien des signes précurseurs nous laissaient entrevoir.

Il n'en fut pas ainsi. Plus que jamais c'était l'heure d'agir ; beaucoup le comprirent. Ce sera le plus beau titre de gloire du Collège.

L'armistice qui livrait notre Pays à un ennemi grisé par une facile victoire, avait été signé. Tout semblait désespéré. C'est alors que dans l'ombre, à l'appel du Général de Gaulle, se forma une nouvelle armée, celle de la Résistance, composée de tous ceux pour qui « la France a perdu une bataille, mais n'a pas perdu la guerre ».

Un peu partout, dès les premiers mois de l'occupation se créèrent de petits groupes bien décidés à réagir contre toute collaboration avec l'ennemi et à lutter contre l'Allemand par tous les moyens en leur pouvoir. Leur action pouvait différer suivant les régions ; elle consistait pour tous, en principe, à faire de la propagande, à rassembler des armes, à recueillir des renseignements, à venir en aide aux prisonniers évadés, à seconder les Alliés de toutes les façons.

La cause était trop belle pour ne pas séduire plus particulièrement les jeunes.

Quelques-uns de nos élèves dont je reparlerai plus loin, furent parmi les premiers à faire partie d'un de ces groupes.

C'était en novembre 1940. Sous l'impulsion d'un normilien revenu de Paris, *Pierre Dessinges*, ils formèrent avec lui et plusieurs autres jeunes gens ce qui fut peut-être l'embryon du Mouvement France-Liberté. D'abord tout alla bien. Mais ils furent découverts. Le 11 août 1941 leur chef fut arrêté et plusieurs d'entre eux furent inquiétés. A partir de ce jour leur activité fut interrompue ; ils furent obligés de se séparer et même durent se cacher.

Cependant l'idée de Résistance ne fut jamais abandonnée. Elle fut, au contraire, fidèlement entretenue dans les esprits par quelques professeurs et dans certaines familles.

Les événements d'Afrique à la fin de 1942 vinrent à leur tour, ranimer bien des espoirs, bien des courages. Peu à peu des contacts se rétablirent, l'activité des premiers temps reprit, non sans danger toutefois, car la Gestapo et les gens de la Milice exerçaient partout, même au sein du Collège, leur surveillance sournoise. Mais les âmes bien trempées ne connaissent pas la peur. Beaucoup d'entre

nous, professeur ou élèves, surent bientôt le prouver et donnèrent à tous de magnifiques exemples de courage et de patriotisme.



Il en est quelques-uns, tout d'abord, qui ont connu les geôles allemandes pour avoir commis le seul crime d'être restés Français ; ils ont souffert pour nous, qu'ils soient aujourd'hui à l'honneur !

A ce titre, la première place revient à *M. Chardon*, principal du Collège que nous aurions tant aimé voir au milieu de nous au cours de cette cérémonie, mais à qui malheureusement son état de santé n'a pas encore permis de revenir à Blois. Ancien combattant de la guerre de 1914-1918, animé du plus ardent patriotisme, *M. Chardon*, plus d'une fois, au hasard des conversations nous révéla son amour de la France et sa haine de l'occupant. Dès les premiers jours qui suivirent notre défaite, il manifesta son esprit de résistance et le traduisit en actes, sans craindre les représailles.

Combien d'élèves, par exemple, lui doivent de ne pas être allés travailler dans les usines du « Grand Reich » !

Mais un jour, ce fut lui qui partit en Allemagne. Espionné, dénoncé, il fut arrêté un matin, le 20 mai 1944. De la prison de Blois, il fut dirigé rapidement sur Compiègne et le 18 juin il fut transféré au bagne de Dachau. Il y arriva après un atroce voyage de trois jours, enfermé dans un wagon plombé où se trouvaient parqués avec lui 120 autres prisonniers, sans aucune nourriture et sans eau. C'était le commencement d'un enfer qui devait se prolonger hélas, bien des mois. Réfractaire à tout travail, il fut immédiatement interné dans un « block » dit d'extermination. Ce qu'il y endura moralement et physiquement ne peut se concevoir. Mais du moins que l'on sache que *M. Chardon* est un des seuls trois rescapés de son block sur plus de 400 intellectuels qui étaient arrivés en même temps que lui. Tous les autres sont morts du typhus ou de la dysen-

terie, ou bien ont été fusillés ou bien encore ont été envoyés dans un kommando d'où ils ne sont jamais revenus. M. Chardon lui-même, atteint d'une pneumonie au mois de décembre 1943, puis du typhus quelques semaines avant sa libération, ne reçut en guise de soins que des injures et des coups. Seules, sa robuste constitution et aussi sa ferme volonté de vaincre le mal lui permirent de résister. C'est cette même volonté qui le soutint durant toute sa captivité. C'est elle encore, nous le souhaitons vivement, qui aidera à son complet rétablissement et lui vaudra de jouir au milieu des siens d'une longue et paisible retraite.

Après l'arrestation de M. le Principal, ce fut notre collègue *M. Mascart*, professeur de Mathématiques, qui fut chargé d'assurer l'intérim de la direction du Collège. Ses sentiments anti-allemands nous étaient bien connus. Il aidait les résistants et nous pouvions à bon droit éprouver des craintes à son sujet. Effectivement, le 17 juin la Gestapo vint l'arrêter. On perquisitionna chez lui, on l'interrogea, mais finalement, faute de preuves, on dut le relâcher et nous eûmes la joie de le revoir parmi nous quelques jours plus tard.

Un autre de nos collègues, *M. Lavediau*, professeur d'Education physique, qui avait été mobilisé dans l'aviation, était rentré au Collège après nos revers de 1940. Que se passa-t-il à son retour ? Nul ne le sait exactement. Mais un matin de décembre, en 1942, il fut appréhendé chez lui et déporté en Allemagne. Depuis lors personne n'a eu de ses nouvelles. Puisse-t-il nous revenir bientôt !

Nous sommes également sans nouvelles de *Maurice Buhler*, un de nos bons élèves, sorti du Collège peu de temps avant la guerre. Son père, instituteur détaché à l'Œuvre du Prisonnier, fut l'un des pionniers de la Résistance dans le département ; arrêté au mois d'août 1943, il fut interné à Flossenbourg d'où, malgré les pires traitements, il eut la bonne fortune de revenir après la libération. Maurice Buhler, très courageusement continua dans la clandestinité la tâche de son père ; mais il fut arrêté à son tour en

avril 1944 et déporté aussitôt en Allemagne. Nous souhaitons de tout cœur avec sa famille son prochain rapatriement (1).

Deux autres de nos élèves furent aussi déportés : *Pierre Dorlanne* et *Pierre Oudin*.

Souffrant comme tout bon Français de voir notre pays occupé par l'Allemand, Pierre Dorlanne, alors qu'il était en 1^{re}, projeta de partir en Afrique afin de s'y engager. Il échoua et fut arrêté par la Gestapo le 8 mai 1943. On l'envoya en Allemagne où il passa d'abord seize mois à Buckenwald, puis il fut emmené à Hovach, sur la Baltique, où il demeura jusqu'à la délivrance de son camp par les Américains.

Il connut là-bas les coups, la faim, le froid, la maladie, mais il ne se laissa jamais aller au moindre découragement.

Pierre Oudin, élève de 1^{re} également, quitta le Collège au début de l'occupation ennemie et ne tarda pas à faire partie de la Résistance. Arrêté à Niort en septembre 1943, il fut transféré en Allemagne où il connut les bagnes de Buchenwald et de Flossenbourg, et ne fut libéré que le 8 mai dernier. Il subit les pires atrocités nazies, reçut plusieurs coups de baïonnette et aujourd'hui encore il souffre d'une grave blessure à la tête.

Dorlanne et Oudin furent de véritables résistants dont nous saluons le retour avec un vif plaisir.

Nous avons eu aussi la satisfaction de voir revenir parmi nous *M. Castex* et *M. Plessier*, tous deux répétiteurs. Mobilisés au début de la guerre, faits prisonniers en juin 1940, que de misères, de privations ils eurent à supporter durant toute leur captivité !

M. Pasquier, professeur de physique, fut mobilisé et fait

(1) Nos vœux ne se sont pas malheureusement réalisés. Quelques semaines plus tard, en effet, nous apprîmes l'horrible fin de notre jeune héros.

Maurice Buhler est mort le 2 juillet 1944 durant son transfert de Paris en Allemagne. Il faisait partie d'un convoi de 2.300 déportés dont 841 périrent asphyxiés en cours de route et furent incinérés à Dachau à leur arrivée.

prisonnier également. Après avoir tenté plusieurs fois de s'évader, il vient enfin d'être rapatrié. Qu'il soit de nouveau le bienvenu parmi nous.



D'autres noms encore surgissent en foule dans notre mémoire ; ce sont les noms de ceux qui, ayant pu échapper aux griffes de la Gestapo, furent aussi de vrais artisans de l'épopée de la Résistance et de la France combattante.

Je nommerai tout d'abord avec toute la fierté qu'éprouve un véritable ami, *M. Gruau*, professeur de 1^{re} au Collège depuis déjà de longues années.

Grand patriote, il ne dissimule pas ses sentiments et il devient bientôt un apôtre et un appui de la Résistance. Il diffuse des tracts et des journaux, et bien qu'il se sache surveillé, il aide des prisonniers et des réfractaires à s'évader. Son attitude en classe n'est pas moins courageuse et il ne cesse d'entretenir chez ses élèves le culte de la Patrie. Les jours du débarquement arrivent, il se met spontanément à la disposition de l'autorité militaire comme sergent de réserve, et s'enrôle dans les F. F. I. Toujours sur la brèche, il se dépense sans compter. Le 16 août au soir, au cours d'une mission de renseignements il est atteint, près du pont de la Loire, d'un éclat d'obus à la jambe ; malgré sa blessure, il remplit cette mission et prend ainsi une part active à la délivrance de Blois. Son cran et son courage lui ont valu d'être cité à l'ordre de la Division et de recevoir la croix de guerre.

Il me plaît également de nommer *M. Gorse*, jeune professeur d'histoire qui, lui aussi, a vaillamment fait son devoir.

En 1942 alors qu'il est étudiant à la Sorbonne, il appartient déjà à la Résistance et introduit des journaux clandestins dans les milieux universitaires. Puis il arrive au Collège où il continue à faire la même propagande anti-allemande. Enfin après le 6 juin il s'engage dans les F. F. I. Le 21 août suivant, au cours d'un combat au sud de la

Loire, son chef de groupe étant blessé dès l'accrochage, il sauve celui-ci d'une mort certaine en empêchant l'ennemi par le feu nourri de son fusil-mitrailleur de poursuivre son tir. Il prend alors le commandement du groupe et réussit à arrêter l'avance d'un ennemi mieux armé et supérieur en nombre.

Pour sa belle conduite il a obtenu une citation à l'ordre de la Division et la croix de guerre.

Plusieurs de nos grands élèves ont également reçu la croix de guerre ; parmi eux se trouve *Roger Motte*.

En 1943 il fait sa Philosophie.

Au mois de février, un matin, on relève son absence. Officiellement il est malade. La vérité, la voici : Sacrifiant ses études, quittant tous les siens, il est parti de Blois pour se rendre au Maroc avec quatre de ses amis qui ont juré comme lui de se battre pour la France. Tous les cinq, après une tentative infructueuse, réussissent, avec l'aide d'un médecin, d'un aubergiste et d'un prêtre, à franchir les Pyrénées. Ils arrivent en Espagne le 22 février. Ils sont aussitôt arrêtés et jetés en prison à Figueras. Pendant près de cinq semaines, ils sont quatorze, entassés dans une cellule étroite où, n'ayant presque rien à manger, ils ne peuvent ni se mouvoir, ni se reposer. Leur faiblesse devient chaque jour plus grande. Leur sort est lamentable.

Les prisons étant pleines, ils ont alors la chance d'être envoyés en résidence surveillée à Valencia de Alcantar où ils peuvent reprendre quelques forces.

Sur ces entrefaites, l'Amérique apprend le sort qui est réservé à nos compatriotes évadés de France et décide qu'elle cessera de fournir du blé à l'Espagne si celle-ci ne les remet pas aussitôt en liberté.

C'est le salut pour nos cinq Blésois ; chacun d'eux est échangé contre un sac de blé : ils passent par le Portugal et arrivent enfin en Afrique où ils s'engagent aussitôt.

Ils se séparent alors et Roger Motte après de multiples changements, une préparation militaire intense, va pouvoir enfin prendre part à la libération de la France. Son rêve se réalise. Au mois de septembre son régiment débarque

dans le Midi et suit l'armée Delattre dans sa marche triomphale à travers la France, l'Alsace et l'Allemagne. Roger Motte se bat partout avec courage et je n'en veux pour preuve que les deux belles citations qui lui ont mérité la croix de guerre.

Jacques Bouillet, un de ses anciens condisciples, sorti du Collège quelques mois plus tôt, est un de ceux qui l'accompagnent et partagent sa captivité en Espagne.

Dès son arrivée à Casablanca il s'engage au 1^{er} Spahis. Pendant près d'un an il est soumis à un dur entraînement militaire et, lorsque dans la première quinzaine de septembre 44 il débarque avec son régiment à Marseille, il est prêt à affronter les combats.

Son unité est dirigée sur la poche de La Rochelle, où durant de longs mois elle aura à supporter des attaques locales, parfois assez meurtrières. Lui-même le 1^{er} mars 1945, au cours d'un engagement dans le secteur de Ferrières, se conduit très brillamment. Il est alors cité à l'ordre de son régiment et reçoit la croix de guerre.

A quelque temps de là il prend part à l'offensive de Royan. Son char est un des premiers à rentrer dans la malheureuse cité en ruines et plus d'une fois il frôle la mort de bien près. Enfin, depuis la capitulation ennemie, il fait partie des troupes d'occupation en Allemagne.

La même année *René Rauber* et son camarade de classe *Robert Haudot* décident également de partir au Maroc. Tous les deux se rallient dès le début à la Résistance et appartiennent au premier noyau de France-Liberté. Malheureusement Haudot, qui a quitté le Collège en juin 40, est arrêté le 11 août 1941 et interné à Compiègne pendant 9 mois. — Rauber arrêté lui aussi est relâché, faute de preuves, le lendemain ; mais dans la crainte d'être de nouveau inquiété, il interrompt brusquement son année de Philosophie et quitte Blois.

L'un et l'autre se retrouvent plus tard, pour ne plus se séparer. Ils franchissent les Pyrénées et subissent en Espagne le même sort que Roger Motte et ses amis ; puis ils parviennent en Afrique, rejoignent la 1^{re} Armée française,

prennent part à la campagne d'Italie, se battent devant le Mont Cassin et enfin débarquent en France avec l'armée Delattre qu'ils suivent jusqu'en Allemagne.

Au cours de ces opérations Rauber a été blessé, cité à l'ordre de la Division et décoré de la croix de guerre. Aujourd'hui il est sergent. Haudot aspirant, et tous les deux se sont vus décerner la Médaille des Evadés.



Au nombre de ceux qui ont appartenu au premier noyau de Résistance au Collège, figurent encore Michel Bourlier, Jean Piolé, André Maire, Georges Calenge, Jacques Drussy. Tous ont joué un rôle important dans la clandestinité.

En 1940 *Michel Bourlier*, que l'on ne connaîtra bientôt plus que sous le nom de *Mickey*, est en Philosophie. Il s'emploie tout spécialement à faire passer le Cher à des prisonniers évadés. En août 1941 lui aussi est obligé de fuir. On le retrouve l'année suivante dans la Résistance à Paris ; puis il revient dans le Loir-et-Cher où il continue à déployer une grande activité comme agent de liaison entre différents groupes ; il se rend alors dans le Cher où il prend part au sabotage de l'antenne de Radio-Allouis. Grâce à lui, pendant plusieurs jours on peut entendre sans brouillage les émissions de la B. B. C. Son geste fut hautement apprécié et nous lui en exprimons aujourd'hui toute notre gratitude.

Toujours en haleine, il est infatigable. Son activité est sans bornes, ses apparitions et ses disparitions subites resteront célèbres et ce n'est pas trop dire que Michel Bourlier, bien que modeste et passant inaperçu, est un de ceux qui ont fait avec discrétion et abnégation le plus de travail.

De son côté *Jean Piolé*, en Philosophie également, ne montre pas moins d'ardeur : il fait franchir la ligne de démarcation à des prisonniers en fuite, fait du collectage d'armes, recueille des renseignements sur les troupes d'occupation. A son tour, le 12 août 1941, il est arrêté ; mais,

les preuves faisant défaut, on le relâche le lendemain. Il est alors obligé de rester quelque temps dans l'ombre.

Plus tard il fait partie d'une équipe chargée de diffuser des journaux clandestins.

En 1943, réfractaire au travail obligatoire, on le retrouve dans la Somme, puis dans l'Yonne, où il contribue à l'organisation de plusieurs sections de l'O. C. M.

A Paris où il va souvent, son activité n'est pas moindre. Un jour il y tombe malade. Sa mère appelée auprès de lui trouve réuni dans sa chambre tout un état-major de la Résistance. Il est question d'un prochain coup de main. Normalement Jean Piolé doit y prendre part, mais la maladie l'en empêche et en même temps le sauve, car l'opération échoue, tous ses camarades sont arrêtés, déportés en Allemagne et plusieurs d'entre eux meurent en captivité.

Il fait parfois aussi de courts séjours chez ses parents, professeurs à Blois. Ceux-ci ne cessent de l'encourager, de le seconder dans la fabrication de faux papiers et, à maintes reprises, au mépris de tout danger, ils donnent asile à ses amis, réfractaires comme lui.

Enfin, après le débarquement des alliés, il rejoint le maquis et le 16 août 1944, avec le groupe de Montlivault, commandé par le capitaine Auguste des F. T. P., il fait preuve de beaucoup de courage durant la Libération de Blois.

André Maire, élève de 1^{re}, dès 1940, fait des tracts et les diffuse. L'année suivante, obligé de quitter Blois pour échapper à des poursuites, il travaille quelque temps à Paris avec un membre de l'Intelligence Service, puis, de retour à Blois, il dessine des centaines d'affiches qu'il pose lui-même avec des amis sur les murs de la ville à l'occasion du 11 novembre 1942 et du 14 juillet 1943. Il fabrique également des faux papiers. Plus tard, le 6 juin 1944 il prend le maquis aux Thénières, près de Contres, et rejoint ensuite celui de Souesmes qui, bientôt après, le 17 juin, sera l'objet d'un dur combat où seront tués et massacrés une vingtaine de jeunes patriotes. Maire est un des rares sur-

vivants de cette sanglante échauffourée. Enfin le 16 août 1944, lui aussi, avec le groupe de Montlivault, participe à la délivrance de Blois.

Georges Calenge est tout au début chargé de faire de la propagande à l'aide de tracts et de journaux clandestins.

Mais après l'arrestation en août 1941 de plusieurs de ses camarades, il doit se montrer prudent. Il ne renonce pas pour autant à toute activité. Devenu étudiant en médecine à Tours, il falsifie des fiches sanitaires, empêchant ou retardant ainsi le départ en Allemagne de jeunes requis. En 1944 il assure le service sanitaire du groupe F. T. P. de Montlivault et après la libération de Blois, il s'engage comme médecin auxiliaire au 1^{er} Bataillon F. F. I. de Loir-et-Cher.

Jacques Drussy, qui est également en 1^{re} en 1940, se voit tout d'abord confier le soin de recueillir à Vendôme, avec quelques amis, des renseignements d'ordre militaire. Mission délicate et dangereuse qu'il est obligé d'interrompre brusquement lors des incidents du mois d'août 41.

Il échappe à la police et se réfugie à Paris ; mais il ne peut rester longtemps inactif et dès le mois de mars suivant il entre, sous les ordres de Pontcarral (1) au service des renseignements de l'Armée Secrète. Pendant près de deux ans il ne cesse de fournir de précieuses indications sur la Gestapo et ses agissements et lorsque vient enfin l'heure de s'insurger contre l'occupant, il est affilié au 123^e groupe des Milices Patriotiques avec lequel il prend part, dans le 11^e arrondissement, à la Libération de Paris.



Plusieurs autres élèves de 1^{re}, *Alfred Chartier*, *Robert Dessay*, *Gaston Mettaie* ont également une belle attitude.

Tous les trois n'hésitent pas à sacrifier leurs études l'année même de leurs examens et se dépensent sans compter sous la conduite de leur chef de groupe *Hubert Jarry*,

(1) Nom du Général de J..... dans la clandestinité.

ancien élève du Collège, connu sous le nom de *Priam* dans la clandestinité.

Ils coupent des lignes téléphoniques, transportent des armes, participent à des parachutages, harcèlent l'ennemi de toutes les façons.

Un jour Alfred Chartier échappe miraculeusement à la mort. Il est cerné avec Priam dans un café à Santenay ; la lutte s'engage, plusieurs Allemands sont tués, et lui-même parvient à se sauver par une gouttière tandis que son chef sort précipitamment avec sa mitraillette à la main sans cesser de tirer sur l'ennemi.

Une autre fois, à Landes-le-Gaulois, avec la plus grande audace il va chercher des armes cachées dans une ferme au moment même où une patrouille arrive et il réussit à les emporter.

A Pontijou, le lendemain même de l'abominable fusillade au cours de laquelle de nombreux habitants furent lâchement exécutés, il participe avec Priam, Dessay et Mettaie à un parachutage de 6 tonnes d'armes qu'ils vont ensuite dissimuler dans les bois de Fréchines.

Au mois d'août 1944 il sort du maquis pour prendre part à la Libération de Chouzy et avec un groupe de F. F. I. dont il devient lieutenant, il talonne l'ennemi en déroute jusque sur les riches du Cher. Il rejoint ensuite le front de l'Atlantique où jusqu'à la fin des opérations il montre le même cran.

Gaston Mettaie et *Robert Dessay* prennent part, non seulement au parachutage de Pontijou, mais aussi à celui de Seillac, près d'Onzain. Là, ils sont surpris avec d'autres maquisards par un avion allemand qui les mitraille, sans les atteindre toutefois, et grâce à leur sang-froid, le parachutage prévu peut avoir lieu, dans la même nuit.

Quelque temps après, ils accomplissent un de leurs plus beaux exploits.

L'aviation alliée bombarde le grand pont sur la Loire et l'ordre est donné à la Résistance par la Radio anglaise de détruire le pont de rechange en bois construit par les Allemands au Parc d'artillerie. ,,

Dessay et Mettaie doivent avec Priam et deux autres camarades remplir cette mission particulièrement périlleuse. Une nuit, ils découpent le treillage qui entoure l'enclos et vont arroser d'essence et charger d'explosifs le pont de bois ainsi que des camions ennemis ; mais c'est seulement après leur départ que tout doit sauter. En se retirant, l'un d'eux heurte un fil de fer de la ligne de Paris. L'alarme est donnée. Les sentinelles tirent. Priam est blessé. Tous parviennent cependant à s'enfuir et d'un village voisin ils ont bientôt la joie d'entendre l'explosion. Le pont de bois est réduit en cendres.

Plus tard, à l'heure de la Libération, Dessay se bat à Blois, Mettaie à Chouzy. Puis, ils sont de nouveau ensemble avec Chartier sur le Cher et partent avec lui sur le front de l'Atlantique.

Là-bas ils retrouvent d'anciens condisciples qui, comme eux, ont déjà fait leurs preuves. Ce sont : *Pierre Marolleau*, ancien F. F. I. devenu aspirant qui s'est battu à Blois ; *André Malé* et *René Guérin*, l'un sergent, l'autre capitaine, dont le groupe a nettoyé de l'ennemi tout le secteur d'Onzain.

Un autre de leurs condisciples de 1^{re}, *Robert Gallou*, fait également preuve de patriotisme. Obligé de quitter le Collège quelques mois avant la Libération, il entre alors dans les équipes de réfractaires des Services forestiers et dans le Groupe de Résistance de Chambord. Là, comme tant d'autres, il est en sécurité et attend avec impatience l'heure d'agir.

Le mois d'août arrive. Notre ville est délivrée, les combats cessent au nord de la Loire, mais se poursuivent au sud du fleuve. Le lundi 21 août, Chambord est investi par les Allemands et va vivre des heures bien tragiques. Des coups de feu sont tirés, des incendies allumés et de nombreuses arrestations opérées. Robert Gallou qui, depuis plusieurs jours déjà, est à son poste avec quatre de ses camarades, est arrêté avec eux. On les condamne à mort. — Le soir, à la tombée de la nuit, au moment où les Allemands s'apprêtent à les fusiller sur la pelouse du château,

il réussit à s'échapper et à gagner les bois. Il est sauvé, mais ses infortunés compagnons sont passés par les armes.

Ensuite, dès que les circonstances le lui permettent, Gallou s'engage et devient aviateur.

Henri Garapon, André Guibert, Michel Perrin ainsi que *Jean-Dominique Lecrivain*, tous les quatre élèves de 1^{re}, apportent volontiers leur concours à ceux de la Résistance et leur rendent souvent d'appréciables services. Et au lendemain de la Libération, Garapon est un des premiers à s'engager à Blois.

A côté d'eux, il convient encore de citer *Henri Lecrivain, Michel Cocu, Francis Labbé, Guy Certhoux*, qui sont sortis du Collège depuis un ou deux ans. Non contents de faire de la propagande autour d'eux, l'heure venue, ils font aussi de l'action. Le 6 juin 1944 *Henri Lecrivain* prend le maquis et entre dans le groupe de Montlivault avec lequel il participe à la délivrance de Blois.

Michel Cocu est dans les rangs de ceux qui libèrent Onzain.

Francis Labbé, au cours des engagements au sud de la Loire, pose des mines sur la levée de Montlivault et lutte avec un courage intrépide.

Guy Certhoux passe les dernières semaines de l'occupation dans un maquis près de Châtillon-sur-Loire, s'engage dans les F. F. I. et prend part à des coups de main audacieux dans le Morvan.

D'autre part, un élève de 3^e et de famille israélite, *Boris Danaïloff*, est obligé de s'enfuir en 1942 pour échapper aux persécutions exercées contre les Juifs.

Enfermé deux fois dans un camp de concentration et deux fois évadé, il s'engage au mois d'avril 1944 dans un corps de Francs-Tireurs Partisans en Dordogne. Plein de fougue et d'énergie, il prend part à divers sabotages et à plusieurs combats. Son groupe délivre Périgueux le 21 août, Augoulême le 15 septembre ; puis se rend sur le front de La Rochelle d'où lui-même revient à la fin de l'année pour reprendre ses études.

Enfin je ne veux pas oublier *Bernard Malet*, élève actuel de 1^{re}, dont le rôle est assez différent sans doute, mais révèle de sa part autant de sang-froid que de courage.

Dès 1940 il fait passer la ligne de démarcation à de nombreux prisonniers en fuite ; pendant toute l'occupation, il fournit des renseignements toujours très exacts sur les mouvements de troupes, leurs effectifs, leur destination. Et, ce qui n'est pas le moins dangereux, au moment des arrestations massives opérées dans le département en 1943, il réussit à établir une liaison permanente avec cinq prisonniers de la Gestapo, leur faisant passer des vivres et du courrier. Grâce à sa hardiesse, ils peuvent communiquer entre eux et avec ceux de l'extérieur, évitant ainsi de faire des dépositions différentes qui auraient pu avoir pour eux-mêmes et pour d'autres résistants les plus graves conséquences.



Et maintenant, pour terminer, je ne saurais mieux faire que de citer tous ceux des nôtres qui n'ont pas eu la joie de voir le triomphe définitif de la France pour laquelle ils ont si généreusement donné leur vie.

Les uns sont tombés en accomplissant leur devoir de citoyen ou de soldat ; les autres ont trouvé une mort glorieuse dans les rangs de la Résistance. Tous ont droit également à notre gratitude.

Je saluerai tout d'abord avec respect la mémoire de deux collègues : M. Laurens et M. Marseilhan.

M. Laurens fut longtemps professeur de 6^e au Collège ; il devint ensuite député et maire de Blois et c'est à son poste qu'il fut tué le dimanche 16 juin 1940 au cours du second bombardement de la ville.

M. Marseilhan, professeur de 1^{re} et ancien combattant de 1914-18, fut mobilisé dès le début de la guerre. Lieutenant au 405^e pionniers, ardent patriote, il se battit jusqu'au dernier jour avec la fougue que nous lui connaissions

tous. Il est mort au champ d'honneur à Villey, en Alsace, le 20 juin 1940.

Ensuite, comment ne pas citer avec émotion le nom d'*Alain Jagerschmidt*? Ancien élève du Collège, appartenant à une belle et grande famille, ayant encore son plus jeune frère en 1^{re} au début de la guerre, il possédait de hautes qualités intellectuelles et morales. Il fut mobilisé dans le train des équipages comme maréchal des logis et partit au front avec toute sa foi en l'avenir de la France. Il ne put, hélas! connaître la victoire et en juin 1940 il tomba en vrai soldat à Vennecy, près de Patay, à l'âge de 23 ans.

La conduite et la mort d'*Hubert Mairesse* ne furent pas moins admirables.

Hubert Mairesse était élève de 1^{re} en 1942, mais d'une famille de militaires, lui-même était militaire dans l'âme et brûlait du désir d'aller se battre pour son Pays. Il abandonna ses études. Avec deux de ses frères aînés il s'embarqua pour le Maroc; mais auparavant il lui fallut partager avec eux en Espagne le sort de ses amis Roger Motte et Jacques Boulet.

A son arrivée en Afrique, il s'engagea, devint rapidement maréchal des logis et attendit avec impatience le jour du débarquement. Le 21 août 1944 son régiment prit pied sur le sol de France aux environs de Toulon. Après trois jours de bataille acharnée devant La Valette, notre jeune héros qui avait déjà perdu un de ses frères au combat en 1940 et dont un autre frère devait trouver également la mort durant la Libération de Paris, fut frappé d'une balle en plein front alors que son char, atteint par un obus incendiaire, était en flammes.

Il a été l'objet d'une magnifique citation à l'ordre de l'armée et il a reçu à titre posthume, la croix de guerre avec palme.

Ce sont les mêmes sentiments qui animaient *François Rousseau*. Il avait quitté le Collège depuis un an et préparait l'école de pilotage d'Istres lorsque la guerre éclata.

Reçu élève-pilote, il s'engagea le 26 décembre 1939; mais après nos revers, il alla se camoufler dans les Alpes.

Puis, craignant d'être découvert et ne voulant à aucun prix être au service de l'Allemagne, il passa en Afrique avec plusieurs de ses camarades. Il y attendit les Américains. Durant la campagne de Tunisie, il ravitailla les blindés et les avions de la colonne Leclerc. Ensuite il partit faire un stage en Amérique où il obtint son brevet de 1^{er} pilote. Il revint en Afrique et à la veille de rentrer en France pour revoir sa famille, il fut volontaire pour accomplir un raid d'intimidation au-dessus des oasis du sud où des troubles avaient éclaté. A son retour, son appareil pris dans un remous s'écrasa au sol et tout l'équipage fut tué. François Rousseau, ainsi que le porte sa citation, est mort glorieusement en service commandé le 26 avril 1945.

Hubert Jarry, dit Priam, fut aussi un ardent patriote, doublé d'un résistant à toute épreuve.

Sorti du Collège depuis quelques années seulement quand la guerre éclata, il partit au front comme aspirant, se distingua par sa bravoure, obtint deux citations, reçut la Croix de guerre et fut promu lieutenant, puis capitaine.

Après nos revers, il organisa dans la région un maquis et dirigea une dizaine de groupes.

Il conquiert rapidement l'amitié de ses hommes et ceux de nos élèves qui furent placés sous ses ordres et dont il a déjà été question: Chartier, Mettaie, Dessay, ne parlent de lui qu'avec la plus grande admiration.

Ce jeune officier, plein de courage, accomplit plus de cinquante coups de main entre le mois de janvier 1944 et le 23 juillet suivant, date à laquelle il fut tué.

Sa mort fut des plus héroïques. Pris dans un coup de filet, il lutta pendant dix heures avec un de ses camarades contre plus de 250 Allemands; il finit par succomber, mais après avoir épuisé toutes ses munitions contre l'ennemi. Il n'avait que 27 ans.

Quelques semaines après lui tombait un autre jeune, *Jacques Bruneau*, un résistant de la première heure.

En 1940, âgé de 17 ans seulement, il venait de quitter le Collège. Aussitôt, au péril de sa vie, il fit passer la ligne de démarcation à de nombreux prisonniers en fuite et dès la constitution des premiers groupes de Résistance il se dépensa sans compter au service de la France. Pendant quatre ans il travailla dans la clandestinité, organisa le maquis de Coullons dans la région de Gien et c'est en voulant libérer cette dernière ville, qu'il trouva bravement la mort, le 27 août 1944 à la tête de son groupe.

C'est aussi dans le Loiret que René Greuin trouva la mort.

Au Collège où il était surveillant d'internat il ne dissimulait pas à ses amis ses liens avec la Résistance.

Lorsque le 14 juin 1944 le Collège ferma ses portes, René Greuin, dans l'impossibilité de rejoindre sa famille établie dans la Somme, décida d'aller chez un de ses oncles, à Lorris, près de Montargis.

Vers le 25 juin il rejoignit ses cousins dans le maquis, au milieu de la forêt voisine, où il s'entraînait au maniement des armes et participait aux parachutages.

Tout alla bien jusqu'au 14 août, date à laquelle une colonne motorisée de S.S. apparut dans la région; de violents combats s'engagèrent; le village fut cerné. Les Allemands bénéficiant de la surprise générale incendièrent l'infirmerie installée en forêt et fusillèrent 24 maquisards qui s'y étaient réfugiés sans armes. René Greuin était parmi eux ainsi que deux de ses cousins.

Telle fut la fin dramatique de ce jeune étudiant dont la famille très nombreuse fut cruellement éprouvée durant les deux guerres.

Une autre tragédie, non moins poignante, causa la mort d'un jeune normalien, René Chipon, élève de 2^e au Collège.

Elle se déroula dans l'Indre, le 6 juin 1944, dans la forêt de Chabris où deux Allemands venaient d'être tués. En guise de représailles, une colonne ennemie cerna la forêt et attaqua les F. F. I.

René Chipon se trouvait alors dans une ferme dont le

propriétaire, résistant dans l'âme, recrutait et cachait des maquisards; les Allemands arrivèrent dans cette ferme qui leur avait été indiquée par quelque lâche dénonciateur. Se ruant sur les neuf personnes présentes, ils les blessèrent grièvement; puis, après avoir vainement essayé de les faire parler, ils les achevèrent sans pitié. Leur forfait accompli, avant de se retirer ils mirent le feu à la ferme où leurs neuf victimes eurent les décombres pour sépulture.

Enfin, il est un autre nom que personne ne doit ignorer. C'est celui d'Auguste Michel que dans la résistance nous appelions *Fito*. Il appartenait à l'élite de cette jeunesse dont je viens d'évoquer devant vous tant d'exploits.

Doué d'une volonté et d'une énergie exceptionnelles, il ne pensait qu'à lutter contre l'envahisseur.

En décembre 1942 déjà il se préparait à partir en Algérie avec six de ses camarades qu'il avait su conquérir, mais un incident, regrettable fit échouer le projet, et les sept jeunes patriotes furent dispersés par prudence dans différents collèges.

De Chinon où il était allé finir l'année scolaire et passer la 1^{re} partie de son baccalauréat, il revint à Blois.

Il venait de perdre son père, grand mutilé de la guerre de 14-18. Il entra alors dans la Résistance, ainsi que sa mère et sa sœur.

Il organisa au Collège où il suivait la classe de Mathématiques un groupe de F. U. J. P. dont Philippe Lecrivain, André Maire, Michel Haugazeau, Jean Guignard faisaient partie; mais il fut bientôt traqué par la Milice et de nouveau il dut s'enfuir avant de pouvoir terminer ses études.

Le débarquement arriva. Il revint alors, mais pour former un maquis en Sologne avec ses camarades qui tous l'aimaient et l'admiraient. Les coups de main se succédaient, les parachutages aussi.

Mais hélas, le 4 juillet 1944, par une nuit claire, au retour d'une mission dont il avait été chargé, il rencontra une patrouille allemande, et fut blessé mortellement à quelques pas de chez lui, à Saint-Gervais-la-Forêt.

Perdant son sang en abondance, ce jeune héros de 18 ans eut cependant le courage sublime, pour sauver sa mère et sa sœur, de passer devant la maison familiale et d'aller mourir seul, dans un fossé un peu plus loin.

Ce dernier trait dépeint admirablement l'âme noble et généreuse de notre jeune ami. Auguste Michel est tombé de la plus belle manière qui soit. Il doit être cité à l'ordre de l'Armée. Qu'il demeure pour nous tous le symbole du devoir et de l'honneur.



Ici se termine la liste glorieuse de nos morts, de nos déportés, de nos héros de la Résistance qui nous sont connus. Bien d'autres encore et des plus dignes peut-être mériteraient d'être cités également. Nous ignorons leurs noms et le regrettons vivement ; mais l'hommage de notre reconnaissance et de notre admiration s'adresse à tous sans distinction et tous, un jour, trouveront leur place dans le Livre d'Or du Collège.

Nous leur devons davantage encore. Il faut que l'histoire de leur vie, de leur courage, de leurs exploits ranime les sceptiques, éclaire les aveugles, il faut que leur exemple nous soit un enseignement pour l'avenir.

Certes, la France par la Victoire, a retrouvé son intégrité territoriale et son intégrité spirituelle. Nous devons nous en réjouir malgré nos douleurs et nos deuils.

Mais, si nous n'avons plus à lutter contre un ennemi du dehors, que d'écueils et de dangers n'avons-nous pas encore à éviter !

Ne voyons-nous pas déjà autour de nous trop de gens veules et insoucians, trop de gens pour qui la vie n'est faite que de plaisirs ou qui bien souvent substituent au travail d'autres sources moins honnêtes de profit ? S'ils persisteraient dans cette voie, ils conduiraient de nouveau notre cher Pays à l'abîme. Qu'ils comprennent leur erreur et qu'ils sentent avec nous que c'est seulement par l'effort, par

l'amour du travail, le goût de la discipline, que nous conserverons intacte notre intégrité matérielle et morale si chèrement reconquise.

Dans un élan unanime remettons-nous donc courageusement à l'œuvre.

Et vous, mes chers élèves en qui nous plaçons si volontiers notre confiance, laissez-moi vous adresser un appel plus particulier. On vous a déjà dit bien des fois, peut-être, que c'est aux jeunes générations qu'il appartient maintenant de remettre la France meurtrie et affaiblie à son rang parmi les peuples.

Cette tâche, belle entre toutes, peut vous paraître trop lourde et au-dessus de vos forces. D'autres, aussi jeunes que vous, dont je viens d'évoquer les noms, auraient pu penser de même. Ils ne l'ont pas fait cependant, et vous recueillez aujourd'hui le fruit de toutes leurs peines, de tous leurs sacrifices.

Comme eux, n'oubliez pas, que tout être laisse quelque chose de soi dans l'Histoire, que même le plus humble, le plus petit a un rôle à jouer, en ce monde, que le travail et le génie de chacun contribuent à faire son pays plus grand et plus noble.

Guidés par cette pensée, appliquez-vous aussi à faire tout ce que vous devez. — Adonnez-vous à l'étude, faites preuve de volonté et d'énergie ; ne reculez pas devant le sacrifice, bref, ayez recours à toutes les valeurs morales, à toutes les forces spirituelles, ayez le culte d'un idéal supérieur.

C'est à ce prix seulement, mes chers amis, que vous aiderez à refaire la France, la France de Pascal et de Bossuet, de Pasteur et de Curie, notre France bien-aimée qui doit redevenir une des premières nations du monde.



ADDENDA

Le peu de temps dont je disposais ne m'a pas permis de recueillir tous les renseignements nécessaires et il en est résulté dans mon discours des oublis involontaires et regrettables. On a bien voulu m'en signaler quelques-uns. Je tiens à les réparer ici-même, afin que ces pages constituent pour l'avenir un témoignage sincère et aussi complet que possible.

Tout d'abord il me faut ajouter le nom d'*Yves Martin* à ceux de ses camarades du collège qui s'échappèrent de France pour aller s'engager dans les Forces Françaises Libres.

Quelques semaines avant son baccalauréat le 11 mai 1943, il interrompt brusquement ses études et part pour l'Afrique.

Après maintes péripéties, il parvient à franchir les Pyrénées, mais c'est pour être aussitôt arrêté et connaître lui aussi les geôles espagnoles. Il y passe près de cinq mois ; puis il est relâché et réussit enfin à gagner Casablanca où il s'engage au 1^{er} Spahis et reçoit des mains du Général Delattre de Tassigny, la médaille des évadés.

Un peu plus tard, le 27 octobre 1941, son régiment débarque à Marseille et prend part à divers engagements sur le front de l'Atlantique avant de coopérer à la prise de Royan.

Partout Yves Martin fait preuve d'un grand courage ; à Royan il est blessé d'une balle à la jambe et doit être évacué ; mais, à peine rétabli, il rejoint son régiment qui fait partie des troupes d'occupation en Allemagne.

Il me faut aussi parler de *René Guillaume* qui, en novem-

bre 1941, quitte le Collège pour aller à Toulon dans une école de spécialité de la Marine. Là, comme au Collège, il doit se contenter de faire de la propagande pour les Alliés ; mais à Rochefort où il est envoyé après le sabordage de notre Flotte, il trouve un important noyau de Résistance et occupe pendant plus d'un an, un poste de confiance auprès d'un Commandant qui le charge de plusieurs missions secrètes à Paris.

Enfin la débâcle ennemie survient. Le 13 septembre 1944, les Allemands harcelés et bousculés de toutes parts, sont obligés d'abandonner Rochefort, mais auparavant le 27 août, ils font sauter l'Arsenal, coulent des bateaux, mettent le feu en de nombreux endroits. A ce moment-là, Guillaume fait preuve de courage et en particulier aide les pompiers de la Marine à circonscrire un incendie qui menaçait de détruire, avec le bâtiment des poudres, tout un quartier de la ville. Depuis il est toujours à Rochefort où il est attaché au bureau maritime de recrutement.



Je dois enfin évoquer ici la mémoire d'un de nos anciens collègues, *M. Jahan*, et de deux de nos élèves : *Robert Guillot* et *Marcel Honnet* qui, hélas ! comme tant d'autres, sont disparus dans la tourmente.

C'est à Auschwitz que *M. Jahan*, déporté politique, est mort en juillet 1942, ainsi que viennent de l'apprendre à sa famille des rescapés de ce bagne atroce.

Il passa quatre ans au milieu de nous avant d'être nommé vers la fin de 1940 au Collège de Compiègne. Quelques mois après son arrivée dans cette ville, il fut arrêté par la Gestapo. Il resta à la prison de Compiègne pendant près d'un an et fut ensuite transféré en Allemagne, mais d'une santé délicate et déjà fort ébranlée, il y succomba bientôt de maladie et d'épuisement.

Jusqu'à la fin il se montra courageux, et par la générosité de son caractère il sut conquérir l'estime et la sympathie de ses compagnons de captivité.

Robert Guillot, sorti du Collège quelques années avant la guerre, avait à peine 26 ans lorsqu'il partit au front avec le 131^e d'Infanterie. Son régiment occupait une position près de Forbach. Le 13 septembre 1939 en effectuant une patrouille il tomba face à l'ennemi, atteint d'une balle en plein cœur. Il a été inhumé à Guiderkich, en Alsace.

Marcel Honnet, un de ses anciens condisciples, entra de bonne heure dans la Résistance à Blois. Il appartint au groupe des Auberges de la Jeunesse et en juin 1943 il rejoignit le maquis dans la Nièvre. Un an plus tard, le 24 mai 1944, il fut pris dans une embuscade à Juliers, dans le Rhône, et, supplicié par les Allemands, il mourut en véritable héros à l'âge de 23 ans.

Leurs noms et ceux de tous nos morts au Champ d'Honneur depuis 1939 seront un jour gravés dans le marbre. Que dès maintenant, du moins, ils restent pieusement gravés dans nos cœurs !



NOS MORTS

M. Laurens, ancien professeur au Collège, député-maire de Blois, tué à son poste le 16 juin 1940.

M. Marsellhan, professeur de 1^{re}, mort au Champ d'Honneur le 20 juin 1940.

M. Jahan, ancien professeur au Collège, déporté politique, mort en captivité en juillet 1942.

M. Greuin, maître d'internat, tué dans le maquis le 14 août 1944.

Alain Jagerschmidt, mort au Champ d'Honneur le 20 juin 1940.

Hubert Mairesse, mort au Champ d'Honneur le 24 août 1944.

François Rousseau, mort au Champ d'Honneur le 26 avril 1945.

Hubert Jarry, tué dans le maquis le 23 juillet 1944.

Jacques Bruneau, mort au Champ d'Honneur le 27 août 1944.

René Chipon, tué dans le maquis le 6 juin 1944.

Auguste Michel, mort au Champ d'Honneur le 4 juillet 1944.

Maurice Buhler, déporté et mort en captivité le 2 juillet 1944.

René Guillot, mort au Champ d'Honneur le 13 septembre 1939.

Marcel Honnet, tué dans le maquis le 24 mai 1944.

Le Collège Augustin-Thierry
pendant la guerre de 1939-1945
et son rôle dans la Résistance

Discours prononcé par M. J. CORNILLEAU
professeur d'anglais

à la Distribution Solennelle des Prix du Collège
le 11 Juillet 1945

Préface de M. DELAUNAY, Préfet de Loir-et-Cher



GRANDE IMPRIMERIE DE BLOIS
Impasse Lavallière
1945